

LE DOCUMENTAIRE EN ARTISAN

STEPHANE GOËL Membre du collectif Climage, le cinéaste vaudois est de retour sur les écrans avec *Insulaire*. Point d'orgue d'une riche filmographie vouée à «raconter le réel».

MATHIEU LOEWER

Cinéma ► A l'affiche depuis dix jours, *Insulaire* nous emmène sur l'île de Robinson Crusoe, au large du Chili. Entre passé et présent, ce film conte les mésaventures de son gouverneur – le baron bernois Alfred von Rodt – et celles de ses descendants, très suisses dans leur crispation identitaire face à l'immigration du continent (lire notre édition du 15 mars). L'accueil enthousiaste de la presse romande sonne comme une consécration pour son auteur, qui nous donne rendez-vous au Buffet de la gare à Lausanne. Cinéaste discret, Stéphane Goël est un pilier du collectif Climage, œuvrant dans le documentaire depuis plus de trente ans. Il a par ailleurs produit *Les Dames*, de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, en lice aux Prix du cinéma suisse qui seront décernés vendredi à Genève.

Ce fils de paysans aurait pu connaître un tout autre destin. Alors que son frère reprendra la ferme familiale à Carrouge (VD), lui veut aller «voir ailleurs». En 1985, il débute comme stagiaire à Téléciné, chaîne cryptée romande sur le modèle de Canal+. «Les programmes se terminaient à minuit. Ensuite, on avait le studio pour nous jusqu'au matin. On faisait toutes sortes d'expérimentations vidéo.» Deux ans plus tard, il débarque à New York et intègre l'équipe de Nam June Paik, membre du groupe Fluxus et pionnier de l'art vidéo avec Yoko Ono ou Shigeo Kubota. «Un mois après mon arrivée, je bossais avec l'avant-garde underground, c'était dingue! Mais j'ai aussi tourné des pubs, des clips, filmé des mariages et des bar mitzvah...»

Au début des années 1990, Stéphane Goël décide de rentrer en Suisse, où il sera «plus facile de faire [ses] propres films». Il rejoint alors Climage, association fondée par ses camarades Alex Mayenfisch et Fernand Melgar, qui porte les idéaux de la génération vidéo: «On se structurait contre le cinéma, sa lourdeur, son économie, la diffusion en

salles – tout ce qu'on fait aujourd'hui! On projetait nos films dans les bistros, à la Dolce Vita. On ne voulait pas soumettre nos projets à des producteurs, ni rallier le sérail, le 'mausolée' du cinéma d'auteur.» Les réalisateurs autodidactes passent bientôt de l'art vidéo au documentaire, trouvant dans leur collaboration avec la RTS «un modèle économique qui [leur] permet de vivre de ce métier». Dès les années 2000, en quête de reconnaissance, ils signent leurs premiers longs métrages de cinéma et accèdent aux honneurs des festivals.

Filmographie hybride

A l'image du catalogue de Climage, la filmographie de Stéphane Goël serpente ainsi entre reportages au format 52 minutes destinés aux cases de la RTS, documentaires de création pour le grand écran et projets «un peu hybrides» – des productions TV distribuées en salles. Cet ensemble disparate offre a priori peu de prise à une approche auteuriste. Sans fausse modestie, l'intéressé se revendique d'ailleurs artisan du documentaire: «Réaliser un reportage pour Temps présent procure parfois autant de satisfaction que de tourner un long métrage de cinéma. Les 'films de festival' destinés à une poignée de cinéphiles, ce n'est pas ma tasse de thé. Je ne suis pas un plasticien qui explore son univers esthétique film après film. Je préfère que la forme soit au service de l'histoire.»

Il se méfie par ailleurs du documentaire en immersion – pratiqué une seule fois pour *Prud'hommes*, dans l'enceinte du Palais de justice de Montbenon, à Lausanne. «La captation du réel, sans entretiens ni commentaires, instaure un rapport ambigu avec les personnes filmées. Evoluant souvent dans des situations extrêmes, elles 'oublient' la caméra alors qu'elles devraient plutôt accepter sa présence.»

Cela dit, Stéphane Goël a bien bâti une œuvre, dont la première caractéristique est son ancrage helvétique. Il a réalisé une chronique paysanne sur la création d'une étable communautaire



Cinéaste autodidacte, Stéphane Goël a trouvé sa voie dans le documentaire. OLIVIER VOGELSSANG

dans le village de son enfance (*Campagne perdue*), enquêté sur un sordide fait divers non élucidé (*Le Poison - Le crime de Maraçon*) ou retracé l'avènement des femmes en politique (*De la cuisine au Parlement*). Autant de films qui racontent ce pays, mais partent du particulier pour atteindre l'universel. Ce lien avec la Suisse demeure lorsqu'il tourne à l'autre bout du monde, comme en témoigne *Insulaire*. Une question de légitimité pour le cinéaste: «Je ne suis ni journaliste ni ethnologue, j'ai besoin d'une porte d'entrée, une petite histoire pour raconter la grande. Mon point de vue découle de ma relation avec les gens que je filme. Dans *Sur les traces des pharaons noirs*, j'accompagne au Soudan des archéologues suisses qui se demandent aussi ce qu'ils font là, s'ils ne servent pas les intérêts du régime.»

A y regarder de plus près, la filmographie de Stéphane Goël trahit en outre quelques résonances intimes. Le cinéaste s'est souvent intéressé à des personnages ayant quitté leur pays ou

leur milieu – «comme je l'ai fait à l'adolescence, en pensant que l'herbe était plus verte ailleurs». On rejoint là le thème de l'utopie confrontée au réel, dans la trajectoire d'un sandiniste fribourgeois mort en martyr au Nicaragua (*Qué viva Mauricio Demierre*), celle de migrants africains en route vers l'Eldorado helvétique (*Voyage au noir*), du Robinson Von Rodt ou des malheureux colons suisses de son premier long métrage (*A l'ouest du Pecos*).

Humaniste et bienveillant

A l'évidence, ses films les plus personnels sont ceux où apparaît son père: *Campagne perdue* et *Fragments du paradis*, interrogeant des retraités sur leur idée de l'au-delà. «Ce tournage m'a permis de vivre avec mon père un moment d'échange qui n'aurait sans doute pas existé autrement. *Campagne perdue* est aussi un film sur la parole, l'incapacité à exprimer ses sentiments dans ce coin de pays. Je viens d'un milieu où la parole m'a manqué.» Enfin, dans la ligne

qui s'est imposée à Climage, la plupart de ses réalisations témoignent de préoccupations sociales et politiques, comme elles portent sur le monde «un regard humaniste et bienveillant».

Aujourd'hui, si Fernand Melgar a quitté l'association en janvier 2018 (quelques mois avant la triste polémique sur le deal de rue à Lausanne), Stéphane Goël en perpétue l'utopie collective avec ses collègues Alex Mayenfisch et Daniel Wyss. Mieux encore, il se soucie de transmission: «J'ai très envie de produire des films de jeunes cinéastes. Il est temps que cette baraque pleine de vieux hommes blancs s'ouvre et se féminise, ça commence à sentir le renfermé – *it smells funny*, comme dirait Zappa!» En attendant, il faut aller voir *Insulaire* en salles et (re)découvrir en ligne les documentaires de Stéphane Goël, le catalogue de Climage étant disponible gratuitement sur le site de la RTS depuis 2015. ■